**Au conditionnel**

**Jean Tardieu (1903 – 1995)**

Si je savais écrire je saurais dessiner

Si j’avais un verre d’eau je le ferais geler et

                        je le conserverais sous verre

Si on me donnait une motte de beurre je

                         la ferais couler en bronze

Si j’avais trois mains je ne saurais où

                         donner de la tête

Si les plumes s’envolaient si la neige fondait

                         si les regards se perdaient, je

                         leur mettrais du plomb dans l’aile

Si je marchais toujours tout droit devant

                         moi, au lieu de faire le tour du

                         globe j’irais jusqu’à Sirius et

                         au-delà

Si je mangeais trop de pommes de terre je

                         les ferais germer sur mon cadavre

Si je sortais par la porte je rentrerais

                         par la fenêtre

Si j’avalais un sabre je demanderais

                         un grand bol de Rouge

Si j’avais une poignée de clous je les

                         enfoncerais dans ma main

                         gauche avec ma main

                         droite et vice versa.

Si je partais sans me retourner, je

                         me perdrais bientôt de vue.

C. ROY (Enfantasques)

**Avec des "si"**

Si les poissons savaient marcher

Ils aimeraient bien aller le jeudi au marché.

Si les canards savaient parler

Ils aimeraient bien aller le dimanche au café.

Et si les escargots savaient téléphoner

Ils resteraient toujours au chaud dans leur coquille.

**Jean- Luc Moreau**

**Si…**

Si la sardine avait des ailes,

Si Gaston s'appelait Gisèle,

Si l'on pleurait lorsque l'on rit,

Si le pape habitait Paris,

Si l'on mourait avant de naître,

Si la porte était la fenêtre,

Si l'agneau dévorait le loup,

Si les Normands parlaient zoulou,

Si la mer Noire était la Manche,

Et la mer Rouge la mer Blanche,

Si le monde était à l'envers,

Je marcherais les pieds en l'air.

Le jour, je garderais la chambre,

J'irais à la plage en décembre,

Deux et un ne feraient plus trois...

Quel ennui ce monde à l'endroit !

**Georges Pérec, Les choses (1965)**

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30 | Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu’ils auraient su l’être. Ils auraient su s’habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaires. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l’étaler. Ils ne s’en seraient pas glorifiés. Ils l’auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.     La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu’implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l’huile, le sucre. /…/ Il y aurait une cuisine vaste et claire, une belle table en bois blanc au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s’y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il serait tôt. Ce serait le début d’une longue journée de mai.     Leur appartement serait rarement en ordre, mais son désordre serait son plus grand charme. Ils s’en occuperaient à peine : ils y vivraient. /…/ Ils travailleraient longtemps, sans fébrilité et sans hâte, sans aigreur. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner, ils retrouveraient leurs amis ; ils se promèneraient ensemble.     Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.     Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n’était pas riche, mais qui désirait l’être. |

**Georges Pérec, Les choses (1965)**

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30 | Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu’ils auraient su l’être. Ils auraient su s’habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaires. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l’étaler. Ils ne s’en seraient pas glorifiés. Ils l’auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.     La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu’implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l’huile, le sucre. /…/ Il y aurait une cuisine vaste et claire, une belle table en bois blanc au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s’y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il serait tôt. Ce serait le début d’une longue journée de mai.     Leur appartement serait rarement en ordre, mais son désordre serait son plus grand charme. Ils s’en occuperaient à peine : ils y vivraient. /…/ Ils travailleraient longtemps, sans fébrilité et sans hâte, sans aigreur. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner, ils retrouveraient leurs amis ; ils se promèneraient ensemble.     Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.     Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n’était pas riche, mais qui désirait l’être. |